

# Écrire dans le vide

Benoît R. Sorel

Février 2020

C'est presque un rituel, pour moi : se demander une fois l'an pourquoi est-ce que je fais ce que je fais. Le pourquoi 2020 du jardinage agroécologique fera l'objet d'un texte ultérieur, quand l'objectif aura dans ma tête et dans mon cœur été affirmé et confirmé. Ici il sera question de mon activité d'écrivain.

2019 a vu mes ventes de livres augmenter : j'ai atteint les 200 ventes. Ma meilleure année ! De mes 17 livres, seuls trois se vendent « bien » : les deux cours d'agroécologie et le livre pour la production professionnelle d'insectes. Les autres tous ensemble constituent environ 10% des ventes. Bref, tout ce que j'ai écrit depuis 2017 ne se vend quasiment pas.

Dois-je donc continuer à écrire ? Mon enthousiasme à écrire a cédé le pas, je l'admets, car la joie que j'éprouve à écrire n'est pas partagée, je le sais maintenant. Les livres que j'ai le plus aimé écrire, qui sont les plus habités par le désir de transmettre la curiosité pour les plantes et la terre, de transmettre tout ce que j'ai pu apprendre, ainsi que la curiosité pour les méandres de l'intellect, sont mes livres qui se vendent le moins. Curieux schisme intérieur que celui-ci : que le meilleur d'une personne

soit ce qu'on désire le moins d'elle. Dans ces livres je donne le meilleur de moi-même, mais ça n'intéresse personne. L'humanité est ainsi faite, apparemment. On ne peut pas communiquer ce qui nous est le plus cher.

Le jardin intérieur qu'on porte tous en nous semble devoir rester un jardin secret ; on ne vous désire pas pour ce que vous êtes mais pour votre capacité à satisfaire les autres. Ainsi est faite notre société de consommation et de loisir ... Notre société factice : car les livres qui se vendent bien, les best-seller notamment, sont ceux qui, d'abord, répondent aux *désirs* des lecteurs. Avez-vous déjà réfléchi à cette question : que serait une société si chacun des individus qui la composent ne s'adressait aux autres que pour satisfaire leurs désirs ? Serait-ce une société hautement emphatique ou hautement hypocrite ? Comme si dans la vie il n'y avait que des désirs ...

Mais revenons au sujet : pourquoi écrire ? On écrit parce que les mots servent à fixer le passé et à aller au-delà des mots. Les mots servent à faire le point et à aller de l'avant, que ce soit quand on fait de l'introspection ou quand on considère les autres personnes et la société. C'est pour moi une évidence : le mot (l'écriture) est un outil d'exploration. Un mot, une pensée, une phrase, un livre, une bibliothèque, ne constituent jamais une conclusion. Ils ne désignent jamais que des *étapes* sur le *chemin* de la vie.

La vie est évolution, tout bouge. Trump, internet, 5G, coronavirus, élections municipales, etc : dans ce monde qui tousse, qui tressaute et qui s'élance, l'importance des mots, de l'écrit, devrait être une évidence. Les mots précèdent les pas.

Or il n'en est rien. Ce ne sont que les apparences qui changent, les pensées demeurent intactes. Depuis la maison où je vis, je le vois bien ! Changement climatique ou pas, la société continue dans son mouvement. L'être humain ne se change pas. D'où ma question renouvelée sur mes raisons d'écrire. Si l'humain n'évolue pas, quel besoin a-t-il de cet outil qu'est l'écriture ?

Ce texte-ci, et tous les autres que je mets sur mon site internet et sur « Facebook », ne sont pas lus, je le sais. Le compteur de visites de mon site décolle rarement du zéro. Le mois dernier, neuf visites en tout et pour tout ! J'écris parce que je crois que mes réflexions et mes idées peuvent contribuer au progrès humaniste de la société. Mais certains signes ne laissent pas de doute quant à l'abêtissement généralisé en cours. Par exemple je vais voir mon assureur pour lui dire que je veux résilier un contrat. Il refuse de valider ma demande : il l'accepte uniquement si je la fais par écrit et envoyée en recommandé. Le cachet de la poste fait foi, ma présence en chair et en os n'a pas de valeur. L'assureur refuse d'accepter ma décision en ma présence. Comment peut-on en arriver à ce niveau de déshumanisation ? Autre exemple, à la poste cet écriteau : « Tout retrait d'argent supérieur à 1500€ devra être notifié 48h à l'avance et la destination des fonds devra être précisée ». Cela signifie que vous ne disposez plus d'un libre accès à votre argent et que vous n'avez plus de vie privée quant à l'usage de votre argent. Où va-t-on ? Ne sont-ce pas là deux signes de la disparition de la *confiance* ? La confiance, cette valeur humaine... Je crois qu'on va vers une société où l'individu ne sait plus agir envers un autre individu que par des contrats.

Donc vers une société où le droit régit tout. Cela nous vient des États-Unis, auxquels nous sommes monétairement, militairement et culturellement soumis. Leurs cultes du droit et de l'argent régissent notre pays désormais

Encore un exemple de déshumanisation : la pratique du « name and shame » en provenance des pays anglo-saxons, et approuvée par Emmanuel Macron et Marlène Schiappa. C'est un court-circuit à l'esprit critique et au libre arbitre, certains s'arrogeant le droit de dénoncer au nom de la vertu et du peuple. C'est d'un enfantin ... On peut y voir aussi un signe précurseur d'une dictature.

Dans une telle société régie par le droit, les changements se font par coup de procès devant les tribunaux : la démocratie n'existe pas.

Cette société est pour moi un autre monde. Une autre planète. Aucun de mes écrits ne peut y trouver un accueil favorable, parce que j'écris de façon désintéressée. Parce que j'écris à propos de ces mystères que sont le rapport à la Nature et la vie intérieure de l'individu. Via mes écrits je veux faire sentir au lecteur le goût de la vie dépouillée de toute volonté, de toute arrière-pensée, or cette société est un volcan bouillonnant de désirs en toutes sortes, accompagnés du « tout-contrat » et du « tout-argent ». Avant mes écrits, moi-même je ne suis pas bien accueilli dans cette société. Les trois femmes que j'ai rencontrées dans ma vie, qui étaient bien insérées dans la société, en échange de leur amour et de leur confiance m'ont toutes demandé d'abandonner une partie de moi-même. Pas carriériste, trop questionneur, pas assez religieux, m'ont-elles

reproché. La vie est un animal sauvage ; qui veut l'aborder en protecteur de la nature ou en promoteur immobilier ou en promeneur du dimanche ou avec quelque code social que ce soit, ne parviendra jamais à la rencontrer, à la connaître, à l'aimer pour ce qu'elle est.

Il faut aller vers elle sans désir, sans espoir, sans attente. Sans volonté. Impossible credo pour la société actuelle ... Le chemin pour rencontrer la Nature est trop souvent compris, je suppose, comme un exercice de renoncement à notre personnalité et à nos émotions. Ce n'est pas du tout le cas, c'est juste prendre un état d'esprit particulier. Mais vu l'absence d'intérêt que suscitent mes meilleurs livres, j'ai maintenant compris que les détails de cet état d'esprit propre à la connaissance de la nature n'intéressent personne.

Alors à quoi bon les relater ?

J'ai écrit quelques nouvelles et un roman, qui sont tout aussi peu lus. Et l'idée d'écrire seulement pour divertir les gens ne m'enthousiasme pas. Notre société de loisirs croule déjà sous les offres de divertissement. Je n'achèverai pas le thriller que j'ai commencé, dont l'intrigue se déroule dans la vallée de la Vire entre Saint Jean de Daye et Carentan, et qui a pour protagonistes une médecin devenue naturopathe, un maraîcher baba cool, un gendarme bourru, un vieil alchimiste et un médecin de grande renommée qui officie dans les maisons de retraites locales. Un thriller sur fond de pèlerinage oublié aux sources sacrées de la vie, dans un contexte d'engouement aveugle pour l'agriculture biologique. Le roman local n'intéresse personne. On peut aller au magasin le plus proche

constater que ces livres prennent la poussière et qu'ils finiront au pilon.

Trop de livres, tout le monde veut être écrivain — c'est un signe, l'époque est à l'égoïsme, chacun se croit important. Tout le monde veut dire, veut raconter, veut convaincre, veut enseigner, veut émouvoir. Mais plutôt que le livre dont la vocation est de remplir la tête des gens, il faudrait créer le livre qui écouterait les gens. Le livre qui serait le réceptacle des gens ! Le livre écrit par le lecteur pour l'écrivain !

Certes, les livres ont pour vocation de transmettre des vérités. Par exemple, les récits des explorateurs permettent au sédentaires de prendre conscience du monde qui les entoure. L'explorateur, en plus des étapes de son périple, relate aussi et explique cet état d'esprit particulier qui résulte de la découverte de territoires et de peuples inconnus. C'est ce que j'appelle la « conscience du voyageur » : un changement s'opère progressivement dans la tête et le cœur du voyageur à force de parcourir le monde. C'est une forme de sensibilité, et que je possède car j'ai grandi dans plusieurs pays successivement. L'explorateur peut expliquer longuement et avec amour cette conscience du voyageur. Mais il fera là des pages qui ennueront le sédentaire. C'est une conscience intransmissible. Elle est importante et puissante ; en ce qui me concerne sans elle je ne pourrais pas déployer mon imagination littéraire. Je ne pourrais pas faire passer « le sens de l'ailleurs, le sens du différent » au lecteur. Le « dépaysement radical ».

Il y a donc ces choses que l'écriture ne peut pas transmettre.  
L'écrivain du temps présent est égoïste. Ça lui ferait du bien de méditer sur les limites de son art !